



HAL
open science

Réflexion et Réflexivité

François Recanati

► **To cite this version:**

François Recanati. Réflexion et Réflexivité. Journal of ancient philosophy, 2019, supp. vol. 1, pp.296-303. 10.11606/issn.1981-9471.v1iSupplementp296-303 . hal-04026151

HAL Id: hal-04026151

<https://hal.science/hal-04026151>

Submitted on 13 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

REFLEXION ET REFLEXIVITE*

François RECANATI

Collège de France

1. *Réflexion optique, réflexion spéculaire et réflexion mentale*

Étymologiquement, pour autant que je sache, la notion première de réflexion est la notion physique ; une vitre, par exemple, réfléchit les rayons du soleil. La physique étudie cela, comme elle étudie la trajectoire mécanique d'une boule de billard qui sert ici de modèle. Quel rapport entre cette réflexion (la *réflexion optique*) et celle qui nous importe à nous, philosophes ? Je pense que le lien est fourni par un type particulier de réflexion optique, à savoir la *réflexion spéculaire*. Les miroirs réfléchissent la lumière, et quand ils le font, le miroir renvoie à l'observateur l'image symétrique inversée de ce qui se trouve devant le miroir (typiquement l'observateur lui-même). Je regarde dans le miroir, et je me vois ! Dans le phénomène spéculaire, nous trouvons ce qui est au cœur de la ou des notion(s) non plus physique(s) mais mentale(s) de réflexion : la notion philosophique, et aussi la notion ordinaire (comme lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il *réfléchit*, ou lorsqu'on propose des *réflexions* sur un sujet donné). Ce qui caractérise la réflexion mentale, sous toutes ses formes, est quelque chose que l'on retrouve aussi dans la réflexion spéculaire et qui fait que celle-ci sert souvent de modèle pour la réflexion mentale : c'est la *réflexivité*.

2. *La réflexivité*

La réflexivité est une propriété logique des relations binaires (à deux termes) qui s'applique à une relation si chaque terme de l'ensemble pertinent est dans cette relation avec lui-même. « Être de la même taille » est une relation réflexive, parce que pour tout

* Ce texte est un exposé que j'ai fait lors de la journée de préparation à l'agrégation organisée par le département de philosophie de l'Université Paris 4, le 22 janvier 2016, sur le thème de « la réflexion ». Étant donné que j'ai connu Francis Wolff lorsque nous préparions tous deux l'agrégation de philosophie, et qu'il a consacré lui-même, comme professeur, beaucoup de temps et d'énergie à préparer les élèves de l'ENS à ce concours, j'ai pensé que cette contribution était appropriée à l'hommage que nous lui rendons.

individu x , x est de la même taille que lui-même. (Il y a aussi des relations *irréflexives*, telles que la relation *ne peut pas* relier un objet à lui-même ; par exemple « être plus grand que ».) Ce n'est toutefois pas en ce sens, mais en un sens voisin et plus fondamental, que je parle de réflexivité.

Par réflexivité, j'entends tout simplement le fait que les deux termes de la relation sont identiques : *aRa*. La réflexivité d'une relation en ce sens, c'est ce qu'expriment les verbes dits *réfléchis* – *se laver, se raser, se pendre, se vendre*, à ne pas confondre avec les verbes pronominaux : *se tromper, s'apercevoir, s'endormir*, qui n'expriment pas la réflexivité¹. Dans la relation spéculaire, on a cette identité des deux termes en relation : ce qui est devant le miroir et s'y reflète, et ce qui est « dans » l'image renvoyée par le miroir². De fait, on utilise un verbe réfléchi pour décrire la relation spéculaire : on *se regarde*, ou on *se voit*, dans le miroir.

Un cas particulier de réflexivité est l'*auto-référence*, qui engendre les fameux paradoxes comme le paradoxe du menteur. « Il faut deux choses pour faire une vérité », dit Austin (*Philosophical Papers*, Oxford, Oxford University Press, 1971, p. 124) mais dans « cet énoncé est faux », l'auto-référence conduit au paradoxe, et a suscité dans certains systèmes logiques le bannissement de la réflexivité. Il y a cependant des formes d'auto-référence bénigne : « cet énoncé est grammatical ». Il y a aussi, et c'est ce qui nous intéresse, une forme d'auto-référence féconde et créatrice. Les énoncés performatifs comme « je promets », « j'ouvre la séance » sont auto-référentiels³. L'énoncé est ce dont il parle. Le *cogito* cartésien aussi est auto-référentiel : dans « Je pense », la pensée se retourne sur elle-même. Hintikka a fait le parallèle entre *cogito* et performatifs dans son article « *Cogito, ergo sum* : inference or performance ? »⁴. Dans les deux cas il y a un phénomène d'*auto-vérification* : ce qui est dit ou pensé est rendu vrai par le fait de le dire ou de le penser.

¹ Un verbe comme « se tromper » est ambigu. Il y a une lecture pronominale : se tromper, alors, c'est faire une erreur. Mais il y a aussi la forme réfléchie du verbe transitif « tromper ». « Se tromper », alors, c'est se tromper soi-même, comme dans le phénomène de *self-deception* (« les raisins sont trop verts »).

² Il y a une forme sonore de spéularité, avec le phénomène de l'écho, qui procède également de la réflexion physique et manifeste également la réflexivité – le son émis est identique au son renvoyé.

³ Dans *Quand dire, c'est faire* (Seuil, 1974) Austin mentionne l'emploi de « *hereby* » qui manifeste la réflexivité des performatifs (cf. le français « par la présente »). Sur le caractère auto-référentiel des performatifs, voir É. Benveniste, « La philosophie analytique et le langage », dans ses *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1966) p. 273-274, et F. Recanati, *La Transparence et l'énonciation* (Paris, Seuil, 1979), ch. 5.

⁴ *Philosophical Review* 71 (1962), p. 3-32.

3. Deux formes de la réflexion mentale : conscience et contrôle rationnel de la pensée

Le « je pense » nous mène du côté de la réflexion au sens philosophique, et on y voit clairement la réflexivité à l'œuvre. Dans le « je pense » cartésien, la pensée se retourne sur elle-même. De même, la réflexion chez Locke est la faculté qu'a l'esprit (ou l'âme) de se représenter non plus le monde extérieur mais ses propres opérations. Les sensations nous rendent sensibles à l'environnement, mais par la réflexion (que Locke décrit comme un sens interne), nous sommes sensibles à ce qui se passe en nous, aux mouvements de notre âme, y compris les opérations par lesquelles notre esprit réagit à l'environnement sensible. La réflexion de Locke est la conscience qu'a l'âme de ses propres opérations⁵.

De la réflexion au sens de *conscience* (Descartes et Locke), nous devons distinguer la réflexion au sens ordinaire du verbe *réfléchir*. Dans les deux cas on a, au niveau de la pensée, réflexivité, retour de la pensée sur elle-même. Dans la réflexion au sens ordinaire du verbe *réfléchir*, la pensée est non pas libre et vagabonde mais dirigée et contrôlée par elle-même conformément aux canons de la rationalité. En même temps qu'il pense, le sujet supervise de façon critique sa pensée et pour cela porte son attention sur elle. (Selon les sciences cognitives, cela est possible notamment grâce au langage qui donne à la pensée une forme sensible et permet à l'attention de se porter sur elle dans le raisonnement conscient.)

C'est de la réflexion au sens ordinaire du verbe *réfléchir*, liée à l'exercice de la rationalité critique, que parle Bouddha quand il présente sa doctrine comme « dépourvue de raisonnement et de réflexion ». Le bouddhisme se garde de la réflexivité, et lui préfère l'expérience pure de tout élément réflexif. Il proscrit la distance à soi-même induite par la réflexion.

4. La conscience : métareprésentation ou auto-présentation ?

Dans la tradition philosophique de Descartes à Maine de Biran, la réflexivité est vue comme constitutive de la pensée (du mental) : toute pensée est consciente d'elle-même. « Notre pensée est essentiellement réfléchissante sur elle-même ; ou, ce qui se

⁵ Voir J. Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain* (trad. Coste), Amsterdam, Henri Schelte, 1700, p. 95 et suivantes.

dit plus heureusement en latin, *est sui conscia* », écrit Arnauld (*Des vrayes et des fausses idées*, Cologne, Nicolas Schouten, 1683, p. 46). Le freudisme puis l'avènement des sciences cognitives ont conduit à largement remettre en cause ce point de vue. (Je dis « largement » car certains auteurs, comme Searle, maintiennent l'idée.) La pensée est une chose, la conscience en est une autre. Il y a des pensées, et en tout cas des processus mentaux, inconscients : la conscience ne caractérise qu'une sous-classe d'états mentaux.

Dans ce cadre théorique, il y a deux perspectives possibles sur la conscience. Selon une théorie dite *Higher Order Theory* (HOT), la pensée est consciente quand elle fait elle-même l'objet d'une pensée de niveau supérieur. Il y a deux états mentaux et non un seul pour que la conscience, ainsi entendue, puisse s'exercer. On obtient une hiérarchie de niveaux de méta-représentation analogue à celle que les logiciens comme Russell ou Tarski ont instaurée pour prévenir les paradoxes logiques. À cette approche métareprésentationnelle s'oppose la théorie autoprésentationnelle dont le champion est Brentano : un seul état mental qui a un contenu exogène et, simultanément, un contenu endogène, en vertu duquel l'état mental se représente lui-même. Voici par exemple ce que dit Brentano de l'état mental élémentaire consistant à percevoir un son :

Dans le même phénomène psychique, où le son est représenté, nous percevons en même temps le phénomène psychique ; et nous le percevons suivant son double caractère, d'une part en tant qu'il a le son comme contenu, et d'autre part en tant qu'il est en même temps présent à lui-même comme son propre contenu (*Psychologie du point de vue empirique*, tr. fr. Paris, Aubier, 1944, p. 137)

Il y a là une réflexivité authentique : il n'y a pas de dédoublement de l'état mental, mais un seul et même état de conscience donné à lui-même en même temps qu'est représenté son objet.

5. *Le cogito cartésien*

Le *cogito* de Descartes repose sur le phénomène de la conscience autoprésentationnelle. Lorsque je pense que la carré a quatre côtés, ma pensée a un contenu (la proposition que le carré a quatre côtés) mais en même temps elle est consciente d'elle-même. C'est ce que, dans *La Transparence et l'Énonciation*, j'appelle le texte et la marge : à côté de cette proposition qui est le contenu primaire de ma pensée, il y a le contenu secondaire correspondant à ma conscience de penser cela. Le

« je pense » accompagne ainsi chacune de mes pensées, comme dit Kant. Arnauld (*loc. cit.*) appelle cela la « réflexion virtuelle ». Cette réflexion virtuelle est le levier qui permet à Descartes de surmonter le doute hyperbolique.

Descartes révoque en doute tous les contenus primaires de la pensée au nom de l'hypothèse du Malin Génie. Même les contenus de pensée qui me paraissent absolument certains et indubitables sont douteux en ce sens qu'un Malin Génie pourrait avoir implanté dans mon esprit des illusions et de fausses certitudes. Mais même en supposant que mes pensées frappées du sceau de la certitude sont des illusions, dont le contenu (primaire) n'est pas véridique malgré les apparences, ce sont bien *mes pensées*. Leur contenu secondaire (le fait que je les pense) échappe au doute qui frappe le contenu primaire. Si, par ce que Arnauld appelle la « réflexion expresse », on fait de ce contenu secondaire des pensées – le « je pense » qui les accompagne toutes – le contenu primaire d'une pensée auto-référentielle entièrement tournée sur elle-même, on obtient une pensée, le « je pense », dont la vérité est assurée. Cette pensée ne peut pas être révoquée en doute parce que le faire induirait une *contradiction pragmatique*. Cela reviendrait à accepter que je ne pense pas, et il y aurait alors contradiction entre le contenu primaire de ma pensée (« je ne pense pas ») et son contenu secondaire (« je pense ») véhiculé par cette pensée en tant que pensée consciente.

De même que la pensée « je ne pense pas » ne peut être pensée consciemment sans induire une contradiction entre le contenu primaire de la pensée et son contenu secondaire, la pensée « je pense » est (« à chaque fois que je la pense », dit Descartes) *pragmatiquement auto-vérifiante*. Quand je pense consciemment « Je pense », ce que je pense est directement rendu vrai par le fait que je le pense. Cette auto-vérification est le point commun entre le *cogito* et les performatifs.

6. Réflexivité et ipséité

En français, l'ajout du pronom réflexif *se* permet de transformer la relation binaire exprimée par un verbe transitif comme *laver* ou *raser* en une relation réflexive entre le sujet et lui-même (*se laver, se raser*). Le pronom réflexif « se » véhicule l'idée de *soi-même*. De même, en anglais, le pronom réflexif se forme en postfixant *self* au pronom : *himself, herself, itself, themselves*. Le *self* en anglais, c'est le soi ou le moi. Ce que ce lien entre le soi et la réflexivité suggère est qu'il n'y a pas de soi, de moi, ou de sujet

sans une forme de rapport réflexif à soi-même, qu'on peut appeler *ipséité* (« *ipse* » est le pronom réflexif en latin) et qu'il convient d'élucider.

Certains auteurs lient l'ipséité à l'accès à la relation spéculaire : par exemple, le moi se constituerait au « stade du miroir » (Lacan), lorsque le sujet apprend à reconnaître son image. Il est vrai que peu d'animaux se reconnaissent dans le miroir (mais certains le font cependant). Toutefois le miroir permet surtout de s'objectiver (« soi-même comme un autre », pour reprendre le titre d'un livre de Paul Ricoeur), et il n'est pas certain que l'objectivation soit une condition nécessaire de l'ipséité. Il y a plusieurs niveaux de conscience de soi qu'il faut distinguer. La conscience objectivante en est un, mais il y a un niveau plus fondamental où se constitue l'ipséité et qu'il convient de reconnaître.

7. La réflexivité égocentrique

La honte, la fierté, le remords et la culpabilité sont des états émotionnels possédant un contenu cognitif et ce contenu cognitif est une représentation du sujet de l'état émotionnel et de sa situation dans le monde (y compris ses agissements passés). Le souvenir est une forme de l'expérience qui a aussi un contenu cognitif réflexif faisant référence au sujet qui se souvient et à son expérience passée. La perception aussi peut être vue comme une expérience essentiellement réflexive : ce que le sujet perçoit, il le perçoit comme une scène qui se déroule devant *lui-même* au moment de l'épisode perceptif. Le contenu cognitif de la perception fait référence au sujet de la perception.

Les états dont je viens de parler – perception, souvenir, émotion cognitive – sont des formes de l'expérience consciente. La réflexivité égocentrique qui les caractérise est une propriété générale de l'expérience consciente : le contenu de l'expérience concerne toujours le sujet de l'expérience. L'expérience, c'est fondamentalement l'expérience d'un *sujet* qui se représente *sa propre* situation : le sujet de l'expérience se retrouve aussi dans le contenu de son expérience. Cette réflexivité égocentrique propre à l'expérience consciente est constitutive d'une forme d'ipséité que certains appellent *le soi minimal*. Le soi minimal est distingué d'une forme plus évoluée d'ipséité, le *soi autobiographique*, qui présuppose l'objectivation du sujet par lui-même.

8. *Le soi comme objet et comme sujet*

Si je regarde dans le miroir, je peux voir que j'ai les jambes croisées, et me tromper : ce sont les jambes de mon voisin que j'ai vues dans le miroir et j'ai cru que c'étaient les miennes. Dans ce cas, on parle d'erreur d'identification. Si je me souviens avoir marché sur une plage avec Sylvia en Italie, je peux faire diverses erreurs d'identification (ce n'était pas Sylvia mais Stéphanie, ce n'était pas l'Italie mais la Grèce...). Cependant, une erreur d'identification qui ne peut intervenir est la suivante : ce n'était pas moi mais quelqu'un d'autre. Le fait que ce soit un souvenir garantit que c'est de moi dont il s'agit et non de quelqu'un d'autre. La réflexivité égocentrique est constitutive du souvenir en tant que mode de l'expérience : le sujet qui se souvient doit être la personne impliquée dans l'expérience mémorisée. La réflexivité égocentrique est *immunisée contre les erreurs d'identification*, alors que la réflexivité objectivante (illustrée par l'identification de soi-même dans le miroir) ne l'est pas. Si je vois dans le miroir la position de mes jambes, je peux me tromper si en fait ce que je vois c'est la position des jambes de quelqu'un d'autre. Mais si je connais la position de mes jambes *de façon interne* par la proprioception, je ne puis faire d'erreur d'identification : c'est forcément de moi qu'il s'agit, que l'expérience proprioceptive soit véridique ou non – dans tous les cas, il est exclu que l'expérience me renseigne sur la position des jambes de quiconque sauf de moi-même. C'est une propriété de la proprioception qu'elle renseigne le sujet sur la disposition de *ses* membres, de même que c'est une propriété du souvenir qu'il enregistre les expériences du sujet (le sujet même qui se souvient).

La distinction entre les deux types de rapport à soi (avec ou sans possibilité d'erreur d'identification) correspond à la distinction que fait Wittgenstein dans *Le Livre bleu* entre deux façons pour le sujet d'être conscient de lui-même : comme objet ou comme sujet. La connaissance qu'a le sujet de lui-même comme sujet est plus intime et moins fragile que la connaissance qu'a le sujet de lui-même comme objet. La raison pour cela est que, la réflexivité égocentrique étant constitutive de l'expérience, toute divergence est exclue d'avance entre S_1 , le sujet de l'état conscient, et S_2 , le sujet impliqué dans le contenu des états conscients⁶.

⁶ Sur la réflexivité égocentrique, voir mon article « Le soi implicite », *Revue de Métaphysique et de Morale* n°4/2010 (n° spécial sur le soi, dirigé par B. Longuenesse), p. 475-494.

Bibliographie

- Arnauld Antoine, *Des vrayes et des fausses idées*, Cologne, Nicolas Schouten, 1683.
- Austin John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, tr.fr., Paris, Seuil, 1974.
- Austin John Langshaw, *Philosophical Papers*, Oxford, Oxford University Press, 1971.
- Benveniste Émile, *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1966.
- Brentano Franz, *Psychologie du point de vue empirique*, tr. fr. Paris, Aubier, 1944.
- Hintikka Jaakko, « *Cogito, ergo sum* : inference or performance ? », *Philosophical Review* 71 (1962), p. 3-32.
- Locke John, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduit de l'anglois par M. Coste, cinquième édition, revue et corrigée, Amsterdam et Leipzig, 1755 (réimprimée avec des notes d'E. Naert, Paris, Vrin, 1989).
- Recanati François, *La Transparence et l'énonciation*, Paris, Seuil, 1979.
- Recanati François, « Le soi implicite », *Revue de Métaphysique et de Morale* n°4/2010 (n° spécial sur le soi, dirigé par B. Longuenesse), p. 475-494.